

LES IMAGES

Pour Anne-Marie Beeckman

C'est du lait dur, du marbre tendre, c'est ton corps sous la lune, c'est la nuit de dimanche, la porte ouverte, la mer dedans.

*

Ça coule entre les pierres, c'est doré, ça devient bleu ; ce pourrait être rose comme les doigts écartés. Ça ricoche et ça chante.

*

C'est rond, et puis c'est divisé pour régner. Comme on pousse sa nuit, on y perce le jour. Un tambour sous l'orage, ne chèvre au sacrifice, l'orgue rouge des grands arbres.

*

Pour mieux voir, on ferme les yeux. Sous les mains, ça étonne, le ciel passe. Un fouillis d'ailes défait la haie.

*

La nuit cache des pointes de soleil, des fleurs et des silex, des oiseaux verts et blancs, des rapières, de l'enfance. La nuit, et ton visage.

*

Bois brûle, genoux ploient, la langue lustre les nuages.



Anne-Marie Beeckman

Aidez-moi, bijoux secrets de mes silences.
Portez à l'oeil la face rugueuse des galènes.
Songez, les nacres.
Rutiliez dans la nuit.
L'oeil nocturne voit la face de la mort
dans le jour qui vient.
Se saisissant des bijoux de l'aurore,
rétablir l'ombre pour ce qu'elle est :
ombrellifère,
noir prismatique du ciel

extrait de *Voyant-la-vue. Notes*
à paraître, un jour
aux éditions L'Oie de Cravan



Où êtes-vous, ô mes premières années
Années de la rue et de la taverne
Années du soleil et des longues marches
Au cœur des révoltes sans mauvaises conscience ?
Où êtes-vous, ô premières années ?
Ô ma ville fiévreuse dans les naufrages du souvenir
Où es-tu dans ce courant déjà tracé ?
Comment pourrai-je te décrire
Du balcon jusqu'à l'eau
et retourner avec toi à des saisons au-delà des deux
fleuves
Au bouillonnement des librairies improvisées sur
les trottoirs
Et aux salles saturées d'air et de notions ?

Ô mes premières années ; années d'une ville
Où l'on buvait l'avenir par craintives gorgées
Ville au visage à présent poli par les balles
La lumière lui revenait avec le crépuscule
Inondant ses terrasses d'ombres et de reflets
Le ciel fragmenté en étoiles qui dissipaient
l'obscurité
Et nous, d'un bar à l'autre
A chercher au Sud du connu
La lumière du Nord et à écrire les heures
Dans les vieux cahiers de l'absence.
Nous fabriquions des fenêtres d'où
L'Autre s'infiltrait derrière les haies
Et nous,
Nous fuyions vers ses champs pour un souffle d'air.

Ô mes années déambulant entre les dates
Où sont les poètes du repos temporaire
Qui vous ont promis les traces de l'aube et de la
menthe ?
Voici la source de leur texte
Son sceau est redondance et phrases asphyxiées
S'ils étaient une seule fois allés dans le lit de
l'inconnu
Le temps n'aurait pas été avare, avec nous d'une
génération
Et avec leur chant, de véhémence.

Ô années du mirage blanc
Et songe des débuts inventés
Le courant monte, les émotions sont violentes
La résistance aveugle
Et vous, au plus profond des pensées.

Que faire d'un souvenir
Qui ne peut rien être que souvenir ?
Que faire d'un passé qui craint les naissances
Vivant seulement aux cœurs des morts.
Et mort dans le cliquetis des vivants.

Extrait de *Un pays que je ne verrai jamais*
Traduit de l'arabe par Antoine Jockey
éditions La Crypte 2017